



Alfred Dabat

Grand orientaliste algérois (1869-1935)

par Marion Vidal-Bué

Alfred Dabat fut l'un des peintres orientalistes les plus originaux parmi ceux qui naquirent en Algérie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Novateur doté plus qu'aucun autre du « sens du mystère pictural », pour Victor Barrucand, auteur du célèbre ouvrage *L'Algérie et les peintres orientalistes* en 1930, il fut « un des plus beaux peintres de l'Algérie par sa science du groupement et la hardiesse de ses harmonies ». Pierre Angel le plaça dans son étude sur *L'École nord-africaine dans l'art français contemporain* (1931) en tête des quelques artistes qui suscitèrent le « Nouvel essor » de la peinture algérienne au début du XX^e siècle. S'il reste très peu connu de nos compatriotes, c'est sans doute parce que, ayant réussi par son art à se faire une place appréciable à Paris, il y conserva sa vie durant son atelier principal, et bien que séjournant fréquemment en Algérie il n'y exposa pas de façon très assidue dans les Salons de peinture. De la même génération que nos grands paysagistes, Eugène Deshayes (né à Alger en 1862) et Maxime Noiré (né en Moselle en 1861, installé très jeune à Alger), ou que Louis Antoni (né à Bastia en 1872, étudiant aux Beaux-Arts d'Alger avant d'en prendre la direction), il ouvrit la voie de la recherche picturale à Augustin Ferrando (né à Miliana en 1880), comme lui coloriste hors pair, ayant appliqué aux thèmes algériens la

manière de peindre en larges aplats héritée des nabis.

Armand Assus (né à Alger en 1879), qui travailla pendant plus de vingt ans à Paris, y fut accueilli par Dabat et participa chez lui à des réceptions qui devaient être brillantes, puisque les souvenirs recueillis par son fils mentionnent « les soirées chez le peintre Dabat où dansait Isadora Duncan ».

Pour situer Dabat par rapport à nos artistes les plus connus, il faut encore mentionner un autre algérien remarquable, Émile Aubry (né à Sétif en 1880), notre premier Prix de Rome de peinture, qui fit carrière comme portraitiste académique à Paris, et termina sa vie chargé d'honneurs dans son pays natal.

En fait, l'artiste dont Dabat se rapproche le plus, fut sans doute André Suréda (né à Versailles en 1872) qui résida pendant près d'une quinzaine d'années en Algérie où il créa une vision orientaliste totalement renouvelée. Dabat et Suréda, tous deux intéressés en priorité par l'étude des personnalités autochtones, mirent en œuvre, pour les représenter, tous les apports innovants de leur époque, dans la hardiesse du coloris et la liberté de la forme. Leurs noms ont souvent figuré ensemble dans les expositions et dans les chroniques artistiques louant leur talent orientaliste.

Alfred, Justin, Gustave Dabat est né le

2 janvier 1869 à Blida. Nous ne savons pas grand-chose de sa famille, si ce n'est par son acte de naissance qui précise que, lors de sa venue au monde, son père, Hector Martin Dabat, âgé de 57 ans, était comptable aux Ponts et Chaussées, et sa mère, née Joséphine Gérard, âgée de 33 ans et sans profession.

Élève au lycée d'Alger, il entreprend ses premières études artistiques à l'école des Beaux-Arts de la ville, avant de partir, muni d'une bourse du Gouvernement général, compléter sa formation à Paris, dans les ateliers très recherchés du peintre d'histoire Jean-Paul Laurens à l'Académie Julian entre 1893 et 1898, dans celui de l'orientaliste Benjamin Constant également, ainsi que dans celui du peintre de portraits Albert Maignan.

Installé dans l'atelier qu'il conservera toute sa vie, au 6 rue Vercingétorix dans le 14^e arrondissement, il commence à exposer à Paris en 1899, au Salon des Artistes français, une institution à laquelle il reste fidèle en envoyant pratiquement chaque année un tableau dont l'inspiration est fournie par l'Algérie. À défaut de renseignements sur sa vie personnelle, nous connaissons les œuvres qu'il y expose grâce aux catalogues de ces Salons, dans lesquels à plusieurs reprises à partir de 1925, elles connurent l'honneur de reproductions photographiques.

En 1900 ou début 1901, il effectue le traditionnel voyage d'études en Italie, puisque au Salon de 1901, il propose deux sujets pris à Venise: « *Veneziana* » (La Vénitienne) et « *Fondamente dei Mori à Venise* », (le Quai des Maures, un endroit qu'il choisit certainement avec malice pour sa résonance africaine!).



« L'homme au burnous » (coll. part.).

C'est en 1904 qu'il fait son premier envoi au Salon des Peintres orientalistes français, avec cette même « *Veneziana* » accompagnée de deux sujets bien algériens, « *Femmes des Ouled Nail à la noria* », et « *Femmes des Ouled Nail chez la tireuse de cartes* ».

Son intérêt pour le Sud algérien et pour ses habitants ne cessera plus de se vérifier tout au long de son parcours. Très tôt, il voyage dans le Constantinois et jusque dans le M'Zab, trouvant dans les oasis son terrain de prédilection, s'attachant surtout à en représenter les femmes.

Lorsqu'il consacre en septembre 1928 deux pages à ce « peintre des Ouled Naïl et des oasis », le chroniqueur artistique de la revue algéroise *Notre Rive*, M. Michel, affirme que « si l'on a pris l'habitude de nommer orientaliste l'œuvre qui situe et étudie les indigènes nord-africains dans leurs types et dans leur vie, nul plus que Dabat ne mérite ce titre d'algérien et d'orientaliste ».

Pour sa participation au Salon d'Automne d'Alger en novembre 1907, Dabat choisit des sujets certes déjà illustrés par de nombreux confrères, mais il les traite à sa manière très originale, comme ce « *Marchand de limonade à Alger* » jugé par *L'Afrique du Nord Illustrée* « largement traité et si juste de valeur », et cette « *Boutique de Mozabite* » « très grassement peinte ». Ces deux tableaux rejoignent les cimaises du Salon des Artistes français à Paris, pour ses envois de 1908 et 1909.

Ses « *Terrasses à Alger* » sont très bien accueillies avec quelques autres de ses tableaux, au Salon des Orientalistes d'Alger en 1910, année où il obtient une mention honorable au Salon des Artistes français avec une grande toile, « *Fantômes d'Orient; cimetière de Sidi Kébir à Blida* ». Cette évocation heureuse d'un lieu de sa ville natale où aucun peintre voyageant en Algérie n'a manqué de passer, lui vaut une flatteuse recension dans la revue parisienne *Les Arts*, de juin 1910: « Dabat, né à Blidah, prendra rang de précurseur. Ses « *Fantômes d'Orient* » sont une chose exquise: les tombes d'un cimetière arabe avec leurs plaques de faïence, roses, rouges, bleues, vertes, violettes, telles que des roses et des pervenches à l'ombre des grands arbres, au fond l'éclat du soleil sur

les coupoles blanches, les burnous blancs et rouges, les riches étendards; au premier plan, une femme entr'ouvrant ses voiles bis et verts sur sa robe lamée d'or; un bouquet de fleurs, une vision mystérieuse et charmante ».

Alfred Dabat a toujours été très à l'aise, techniquement, pour peindre de tels sujets sur des toiles de grand format. Son tableau « *Femmes de la Casbah, Alger* », présenté au Salon des Artistes français en 1911 et au Salon des Peintres orientalistes français en 1913, ne mesurait pas moins de 1,55 m sur 2,65 m. La reproduction que nous en donnons (page ci-contre) permet de le constater, c'est une œuvre superbe, d'une présence et d'une force chromatique exceptionnelles, qui a pulvérisé des records lorsqu'elle a été proposée en vente publique en février dernier ⁽¹⁾.

Un tableau du même sujet mais de format réduit (70 cm sur 100), a figuré dans les collections du musée national des Beaux-Arts d'Alger sous le titre « *Femmes arabes prenant le café* », grâce au legs d'un généreux mécène, le docteur Rouby. Reproduit dans un ancien guide d'Alger ⁽²⁾, il mettait en scène cinq femmes très parées assises autour d'une table basse, une *middah*, dans un décor typique d'intérieur à arcades. Seules trois d'entre elles sont reconnaissables dans la toile figurant sur ces pages, ce qui n'a rien d'étonnant lorsque l'on connaît les difficultés que rencontraient les peintres pour faire poser des musulmanes.

Ces importantes compositions ont d'emblée recueilli les suffrages des connaisseurs de l'époque. Ainsi, « *Tapis d'Orient* » (154 x 145 cm), l'œuvre présentée en 1912 au Salon

1 - Cliché aimablement fourni par l'étude May, Duhamel & Associés à Roubaix. Cette œuvre a été récemment vendue à un prix record, par cette étude le 19 février 2007.

2 - Guide Arthaud, « *Alger et sa région* », par Antoine Chollier, 1929, p. 58.



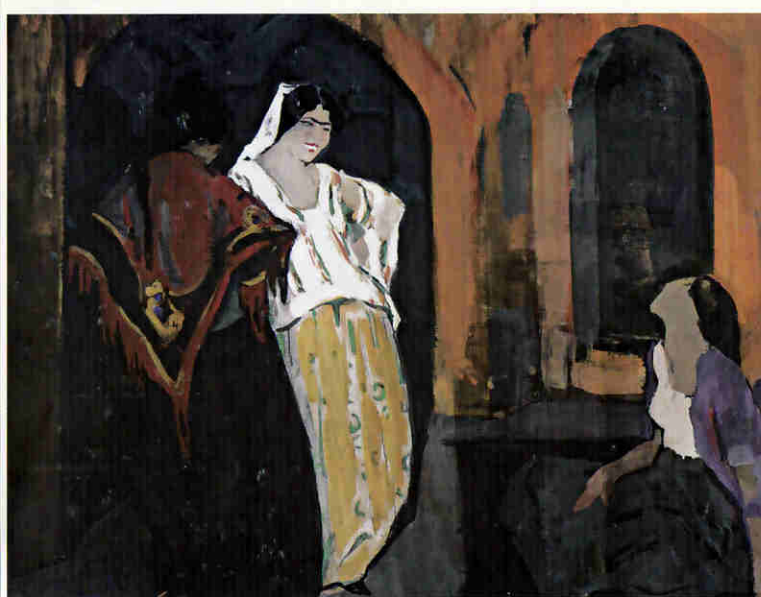
« Femmes de la Casbah, Alger » 1911 (coll. part.).

des Artistes français et au Salon d'Automne d'Alger où elle rivalisait d'éclat avec des chefs-d'œuvre de Cauvy et de Suréda, fut acquise par le grand collectionneur algérois Frédéric Lung. Celui-ci en fit don en 1932 au musée des Beaux-Arts d'Alger, qui le transféra par la suite au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, l'actuel Petit Palais. Mais auparavant, ce tableau révélant « la couleur riche et la pesante lumière des tapis du Sud », contribua largement à la renommée du peintre, en étant exposé notamment à la Société des Peintres orientalistes français en 1914 et à l'Exposition coloniale de Paris en 1931.

Louis Meley, autre fameux mécène algérois, appréciait également beaucoup les œuvres de Dabat, comme l'atteste l'existence de deux tableaux issus de sa collection et restés dans sa famille, ces « *Deux femmes Ouled*

Naïl » aux fins visages d'oiseaux de proie et ces « *Femmes juives dans la Casbah d'Alger* » en conversation animée. Charles Simian, grand négociant en vins algérois amateur de musique et de peinture avait choisi un « *Port d'Alger* » de forme circulaire, Albert Leveille, marchand de meubles bien connu, possédait de brillantes « *Danseuses Ouled Naïl* » en robes rouges.

L'année 1913 marque pour Dabat un nouveau succès au Salon des Artistes français où sa « *Danseuse rouge* » lui vaut une médaille et un premier achat de l'Etat pour le « Luxembourg », musée alors consacré aux artistes vivants. L'œuvre de grandes dimensions (201 x 181 cm) appartient désormais aux collections du Musée d'Orsay à Paris, et nous en montrons une version réduite, passée en vente publique récemment ⁽³⁾. J. d'Aoust s'enthousiasme dans



« Femmes juives dans la Casbah d'Alger »
(coll. part.).

L'Action africaine: « Danseuses et tons rouges sont aussi réunis dans la toile de Dabat, qui a obtenu une médaille d'argent, et dont la puissance de facture est de premier ordre. Là, il ne faut pas non plus rechercher d'expression; tout le talent réside dans la force des coloris, rarement poussés à une telle violence, et magnifiques. Il faut imaginer cette muraille peinte en vert fort, sur laquelle se détache une silhouette vermillonnée coiffée d'un châle rose, et qui fait des mouvements de danse lente; le reflet des sequins d'or, des bracelets d'argent: les figures brunes vivement maquillées; tout cela en teintes fortes, mais non claires, épaisses, comme vernissées, pour arriver à évoquer l'originalité de cette peinture à la fois terre à terre et éclatante qui est du réalisme exacerbé, d'une puissance de facture rare »⁽⁴⁾. Au Salon d'Automne d'Alger, en 1913 toujours, le commentateur des *Annales Africaines* distingue parmi les tableaux les plus intéressants les « Femmes arabes » de Dabat, « des merveilles d'attitude et de couleur », et juge ses gouaches « éblouissantes »⁽⁵⁾.

L'artiste, en pleine possession de son style, s'intéresse avant tout aux individus, capte instantanément leurs expressions et leurs mouvements, prend plaisir à faire de la peinture créative avec ce matériau humain. En portraitiste doué d'un sens psychologique aigu, il réussit merveilleusement à caractériser ces femmes mystérieuses qui le passionnent, à les faire vivre dans leur vérité tout en déployant les séductions d'un technicien avéré de la couleur.

Pour créer une atmosphère qui frappe l'imagination, pour rendre ses personnages féminins criants de vérité, que ce soit dans ses grands tableaux de Salons ou dans ses œuvres de dimensions plus restreintes destinées aux amateurs, il lui suffit d'un jeu habile de lignes souples et de contrastes de couleurs alternativement chaudes ou claires, de quelques accessoires et de quelques éléments décoratifs qu'il choisit en homme de goût. « L'art d'Alfred Dabat est tellement personnel, écrivait encore

4 - « L'Afrique du Nord aux Salons de 1913 », par J. d'Aoust, *L'Action Africaine*, n° 19, juillet 1913.

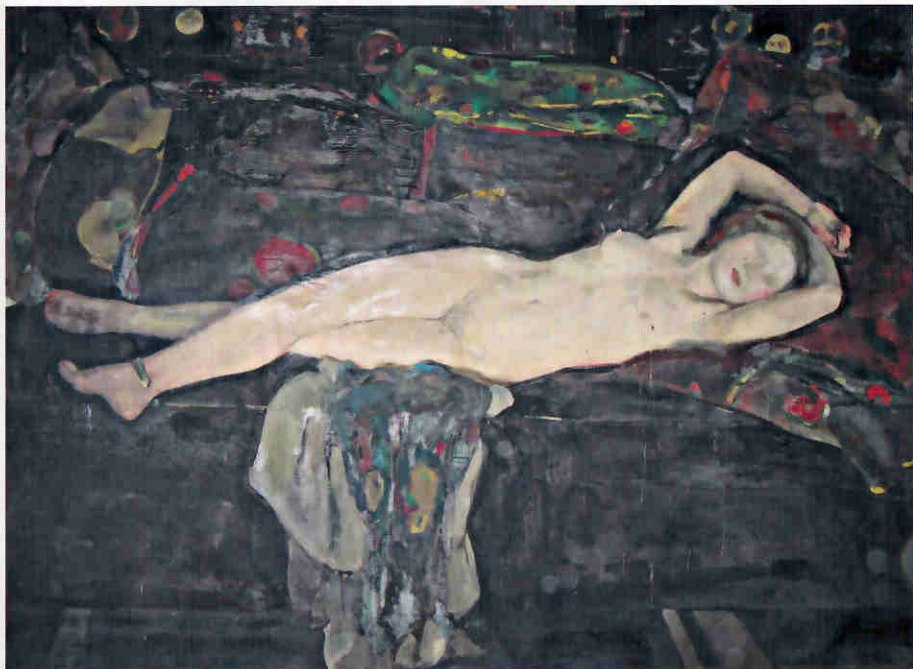
5 - *Annales Africaines*, 12 décembre 1913.

M. Michel, que les expressions courantes ne parviendraient pas à le définir. C'est, depuis l'ocre, le rouge sang et l'or jusqu'aux bleus et aux violets glacés, un jaillissement spontané, une splendeur de tons et de masses qui vous stupéfient du premier coup et qui, après long examen et étude minutieuse, vous étonnent encore par la maturité, la lente et grave pensée recélées derrière des touches aussi rapides qu'inaffables. [Il a] toujours été en avant dans son art, le premier à innover une manière ou une technique qu'il renouvelait dès que de pâles imitateurs s'en emparaient »⁽⁶⁾.

Au début de 1914, année fatidique, Dabat signe une très belle participation au Salon des Peintres orienta-

listes français, avec ses grandes toiles « *Tapis d'Orient* », « *Terrasses à Alger* », « *La danseuse rouge* », des gouaches de « *Femmes au cimetière* » et de « *Femmes d'Alger* », une étude pour les « *Femmes de la Casbah* ». Au printemps, il expose au Salon des Artistes français « *La femme à l'orange* », une coquine jeune aux sourcils peints, juchée pour déguster une orange sur un coffre arabe de bois peint, sa plaisante nudité à peine voilée par des étoffes aux chaudes couleurs. Acquisée par l'Etat, elle a été déposée par le Fonds national d'art contemporain au musée de Brou, à Bourg-en-Bresse.

6 - In *Notre Rive*, septembre 1928.



« *La Dormeuse* » (Fonds municipal d'art contemporain de la ville de Paris, COARC, dépôt d'Ivry-sur-Seine, photo Marion Vidal-Buë).



« *Les shorts* » (Fonds municipal d'art contemporain de la ville de Paris, COARC, dépôt d'Ivry-sur-Seine, photo Marion Vidal-Buë).

Sur le catalogue de ce Salon, Dabat alors âgé de quarante-cinq ans est domicilié « à Blida », et l'on peut penser qu'il a passé dans sa ville natale les terribles années de la Première Guerre mondiale. On le retrouve quatre ans plus tard, exposant dans le Salon officiel organisé à Paris au printemps 1918 au profit des œuvres de la guerre ⁽⁷⁾, avec un tableau au titre volontairement optimiste, « *Pays de rêve* », qu'il présente à nouveau au Salon de 1920.

En 1921, c'est un tableau du Sud, « *Le Bassour* », qu'il montre aux Artistes français à Paris, puis à Alger, une « œuvre maîtresse où fleurissent tous les dons de l'artiste », selon M. Michel qui s'en souviendra dans *Notre Rive* en 1928 : « *Son Bassour aux bleus profonds, aux orangés suaves qui éclataient dans un angle de la grande salle comme le*

meilleur envoi du Salon ». En 1922, il est présent à Alger au Salon des Orientalistes avec notamment des « *Femmes de la Casbah* », ainsi qu'au Salon d'Automne où l'on remarque parmi les meilleures réussites un « *Paysage avec chameau* », et un « *Café* », sans doute un café maure. À Paris, il reçoit une médaille d'or au Salon des Artistes français pour des « *Baigneuses* », en même temps que Marius de Buzon et Paul-Elie Dubois pour des œuvres d'Algérie. Il est désormais classé hors concours, c'est-à-dire qu'il n'a plus besoin de passer devant le jury pour être exposé.

Par la suite, on le voit, il expose moins souvent en Algérie, si l'on en croit le précieux article de M. Michel qui déplore, toujours dans *Notre Rive* en 1928 : « *Il n'a pas, depuis la guerre, assez montré ici ses travaux qu'à peine achevés*

il emporte à Paris et qu'on ne revoit plus ». Mais le Sud algérien reste pour lui une source primordiale d'inspiration, et le même critique se félicite d'avoir vu dans une chambre d'hôtel, au printemps, « les dernières études de l'artiste rentrant du M'Zab et de Djelfa ».

Sur les cimaises des Artistes français, il alterne désormais les portraits d'élégantes françaises avec ceux des femmes algériennes, à moins qu'il n'accroche une scène de mœurs sahariennes ou une brillante composition allégorique, comme « *Le paradis terrestre* » du Salon de 1929, dont le catalogue donne une reproduction. C'est un tableau qui n'est pas sans rappeler ceux de Paul Gauguin à Tahiti, par l'inspiration comme par la manière, et qui représente deux femmes nues au milieu d'une nature exotique, où les volutes végétales et les ibis forment un cadre idéal pour leur beauté sereine.

Dabat, qui semble avoir assez peu

produit dans l'ensemble, n'expose jamais plus d'un ou deux tableaux à Paris, mais toujours au moins une toile spectaculaire. Ainsi, en 1924, il montre « *L'étrange maison* », une composition étonnante qui est également illustrée dans le catalogue du Salon et représente deux femmes noires coiffées de tiaras dorées et de sequins, buste nu sur un fond d'arabesques, assises en tailleur devant une table basse peinte. Selon M. Michel, la toile serait partie dans une collection privée à Buenos Aires. En 1925, c'est « *Le Vieux Marabout* » qui a les honneurs du catalogue et qui est également mentionné dans *Le Monde colonial illustré* de juin: un homme de belle allure, posant en bur-nous devant un village saharien, en fait le même personnage que celui de l'étude, dans laquelle le décor n'apparaît pas⁽⁸⁾.

En 1926, Dabat redonne son « *Tapis d'Orient* », aux côtés d'un « *Marché de Ghardaïa* ». En 1927, viennent

8 - Gouache passée en vente par l'étude Saint Germain-en-Laye, enchères, Maîtres Schmitz et Laurent, le 7 octobre 2007.

« *La femme à l'orange* »,
détail,
(Bourg-en-Bresse, musée
de Brou).



« *Les Guenilles, Ghardaïa* », qui montrent un groupe de mendiants traités en clair-obscur sous les arcades de la ville saharienne. Cette même année 1927, il expose à la Société coloniale et la critique apprécie vivement ses « *Baigneuses et négresses* ». En 1928, ce seront des « *Vieilles femmes du M'Zab* », trois personnages remarquablement typés. Pour le Salon de 1930, il propose deux toiles, des « *Femmes de Laghouat* » et des « *Danseuses Ouled Nail* ».

On le revoit sur les cimaises du Salon des Artistes algériens et orientalistes en 1930, année du Centenaire de l'Algérie française, avec une gouache de « *Baigneuses* », vendue fort chère, 4000 F de l'époque, le prix des grandes toiles d'autres artistes. Sur le catalogue, il est domicilié « chez M^{me} Germain, route de Saint-Claude, Antibes », et l'on sait en effet qu'il demeurait dans cette ville, durant cette dernière période de son existence.

C'est sans doute à Antibes qu'a été conçue la scène de plage intitulée « *Les shorts* », achetée à l'artiste par la Ville de Paris juste avant sa mort, en août 1935.

Tout en conservant des thèmes plus ou moins orientalistes, Dabat consacre ses tableaux des années suivantes à la beauté féminine sous toutes ses formes, et les traite toujours dans un esprit fortement décoratif. Il peint de plus en plus à la gouache, selon le procédé dit « *a tempera* », qui permet des œuvres spontanées et vivantes.

« *L'éternelle crucifiée* » du Salon des Artistes français de 1931, exposée en même temps qu'un « *Bain maure* », représente une femme européenne assise buste nu sur un riche sofa, les bras étendus en croix, le bas drapé dans une étoffe chamarrée. Le catalogue de l'exposition ne permet pas

d'en voir les couleurs, mais on les imagine rutilantes et splendides, comme le suggère la décision de l'Etat d'acheter cette grande toile (1,50 m x 1,90 m) pour le musée du Luxembourg. Versée dans les collections du Musée d'Orsay, elle figure à l'inventaire du Fonds national d'art contemporain, en compagnie du « *Portrait de M^{me} D.* », une autre réussite au format important (118 x 130 cm). Il s'agit là encore d'une femme française, peut-être l'épouse du peintre d'après l'initiale de son nom, dont le visage aigu dégagé par un chignon et la chair nacréée révélée par un haut très décolleté se détachent sur un fond uniformément sombre. Les volants rouges du corsage blanc contrastent avec la jupe noire et les épais bracelets qui enserrant ses poignets; un bouquet de fleurs et des étoffes à ramages composent le décor. L'année 1931 est celle de la grande exposition coloniale de Paris dont le maréchal Lyautey est le commissaire général. Dabat y figure en bonne place dans le Palais des Beaux-Arts, avec son fameux « *Tapis d'Orient* ». Il est ensuite distingué par le Prix Henner en 1932, au Salon des Artistes français où il expose un « *Portrait de Tounsi* » et « *La dormeuse* », qui est probablement la même toile que celle figurant toujours dans les collections de la Ville de Paris sous le titre « *Nu* », « *La dormeuse* », encore une grande œuvre de 148 x 200 cm.

Les derniers envois officiels au Salon des Artistes français nous sont connus uniquement par leurs titres: « *L'orage* » en 1933, « *Les Affranchies* » et « *Le village qui meurt* », ainsi que deux gouaches de « *Fleurs* » acquises par la ville de Paris en 1934; « *Femme nue* » et « *Jésus guérit un aveugle* », deux thèmes bien différents l'un de l'autre, en 1935.

Le 17 août 35, *L'Afrique du Nord illus-*

trée publie un entrefilet dans sa chronique artistique, pour signaler la maladie du peintre : « M. Dabat, artiste peintre très estimé en Alger où il compte de nombreux amis, et qui séjourne actuellement à Antibes, est retenu à la chambre pour plusieurs jours. Nous formons les meilleurs vœux pour un prompt retour de sa santé ». Ceci laisse à penser qu'il est bien mort à Antibes le 23 septembre 1935, comme l'indiquait Jean Alazard dans son catalogue des collections du Musée des Beaux-Arts d'Alger en 1936, et non pas à Alger comme on a pu l'avancer. Et pourtant, le registre d'état civil de la ville d'Antibes ne conserve pas de trace de son décès.

Lorsque *L'Afrique du Nord illustrée* signale sa disparition, dans le numéro du 26 octobre 1935, la revue ne manque pas de rappeler les nombreuses distinctions qui couronnèrent la carrière d'Alfred Dabat, Algérois reconnu par Paris :

« Son talent le fit désigner comme membre du jury du Prix de Rome et du Salon des Artistes français. Il était lau-

réat des prix Chenevard, Fortin d'Ivry, Henner et Gabriel Ferrier (Institut de France). Les musées d'Alger et d'Oran comptent également de ses toiles ».

Il est regrettable que l'on ne possède pas plus d'informations sur la personnalité, la famille, les relations de cet artiste digne d'être redécouvert. Une partie trop limitée de sa production nous est connue par les grandes toiles qu'il exposait régulièrement dans les salons officiels, ou par un petit nombre d'œuvres de moyen format recensées en collections privées. Leur qualité, comme l'excellente appréciation de ses contemporains, font honneur à son pays natal.

Si parmi les lecteurs de *l'algérieniste* il s'en trouve qui possèdent documents, souvenirs ou œuvres de sa main, ils seraient très bienvenus de contribuer à compléter cette enquête sur celui qui fut reconnu de son temps comme l'un des meilleurs peintres algériens.



« Femmes dans leur intérieur » (coll. part.), extrait de *L'Algérie du Sud et ses peintres*, de M. Vidal-Buë, Paris-Méditerranée, 2003.